

Roger Caillois, poète à distance

Guillaume Bridet

► **To cite this version:**

Guillaume Bridet. Roger Caillois, poète à distance. *Littérature*, Armand Colin, 2013, 170 (2), <http://www.cairn.info/revue-litterature-2013-2-page-3.htm>. 10.3917/litt.170.0003 . hal-01497119

HAL Id: hal-01497119

<https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-01497119>

Submitted on 31 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Roger Caillois, poète à distance

À Jean-Marie Gleize, aujourd'hui.

Cela fait exactement cent ans qu'eut lieu la naissance de Roger Caillois. Un siècle, le XX^e, s'éloigne de nous à mesure que disparaissent les témoins et les survivants des grands crimes et des grandes espérances qui en scandèrent l'histoire. Caillois en a accompagné à sa manière les différents moments : dans la mêlée et à distance.

Enfant né juste avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale dans une ville de Reims que les bombardements élèveront au statut de martyr – son père part bientôt pour le front et lui-même est envoyé chez une grand-mère à la campagne –, il reste profondément marqué par des souvenirs contrastés : d'un côté, une végétation vigoureuse et profuse dont rien ne peut freiner le développement ; de l'autre, des murs effondrés et des rues crevées de trous d'obus. N'y a-t-il pas ici et là, du fait de l'homme ou d'une nature hostile, la preuve d'une civilisation menacée par des forces de destruction sans mesure ? Jeune élève de l'École normale supérieure inquiet de l'impuissance des démocraties face à l'Allemagne hitlérienne et agacé par les rodomontades stériles des groupes d'avant-garde – lui-même proche du Grand Jeu et membre du groupe surréaliste mais les quittant rapidement –, il passe de sympathies communistes à un surfascisme particulièrement ambigu qu'imprègnent sa pensée hiérarchique et son aspiration à la totalité et qui lui est d'emblée vertement reproché. De 1939 à 1945 vient l'exil en Argentine, qui est l'occasion d'un revirement salvateur – il fonde la revue *Lettres françaises* et entre dans la résistance intellectuelle –, après quoi, suite à son retour en France, il se détourne très largement de la chose politique et opte pour un gaullisme de confort qui satisfait son goût de l'ordre sans être non plus trop compromettant. Son entrée à l'UNESCO en 1948 et sa longue direction de la revue *Diogenes*, que caractérise le souci précurseur d'une internationalisation et d'un décloisonnement des sciences sociales, comme sa création en 1951 de la collection « La Croix du Sud » chez Gallimard, destinée à faire connaître en France les écrivains d'Amérique du Sud, jalonnent la seconde moitié de sa vie que vient conclure, en 1971, son élection à l'Académie française.

De la fascination pour la nature aux embardées de l'histoire et à l'attrait de l'étranger, de l'ENS au surréalisme puis du surréalisme à la Coupole, du communisme au surfascisme et au gaullisme : le parcours de Caillois est pour le moins contrasté et déroutant.

Mais l'essentiel se déroule sans aucun doute sur un autre plan : moins dans la réflexion intellectuelle et dans l'inscription institutionnelle que dans un long face-à-face avec la poésie. Ou plutôt, la question de l'engagement et du groupe n'est que l'un des aspects d'une question plus large qui concerne la légitimité poétique. Caillois n'est pas l'homme d'un désir d'écrire qui s'autoriserait de lui-même ; il lui faut de bonnes raisons ; et c'est la quête de toute sa vie que d'en trouver qui ne soient pas contestables. Dans le sillage du Grand Jeu et du surréalisme, il imagine un temps que la poésie est susceptible de donner accès à l'intériorité psychique de l'homme, voire d'éclairer de plus vastes correspondances entre l'imaginaire humain et le monde naturel, mais il se persuade bien vite que les membres des deux groupes poétisent sans réelle exigence de rigueur et il se propose de substituer l'étude scientifique à leurs démarches artificielles. Force lui est également de constater que la poésie ne peut rien contre la montée des périls, qu'elle ne peut rien ou presque dans un monde en guerre et que, là encore, il convient de la remplacer par un autre type d'activité : par la sociologie, d'abord, susceptible, non pas seulement d'étudier mais d'activer des affects régénérateurs, par l'action héroïque, surtout, qui transforme le texte littéraire en simple témoignage d'une vertu qui le dépasse et dont il n'est qu'un auxiliaire finalement dispensable. La science toujours, et la morale, tiennent la poésie à distance, comme une pratique qui ne saurait se suffire à elle-même, coupable ou honteuse, un mauvais penchant de l'individu et une maladie de la société. Ce qui, positivement, revient à dire ceci : que la poésie est chose bien trop sérieuse pour être laissée aux seuls poètes. Et cette idéalisation extrême qui menace l'œuvre n'est-elle pas aussi la condition de sa réalisation à une certaine distance des hommes de lettres satisfaits à bon compte ?

Cela reste toutefois une expérience étrange de lire ce poète qui donne toujours les bonnes raisons qu'il y a à ne pas l'être ; ce poète qui dit *non, non et non*. Le triptyque que composent *Pierres* (1966), *L'Écriture des pierres* (1970) et *Pierres réfléchies* (1975) ne forme pas un accès triomphal à la poésie, mais bien plutôt la concession ultime d'un pur qui se laisserait gagner par la facilité, la fatigue, l'à-quoi-bonisme. Dans *Le Fleuve Alphée*, ses mémoires parues l'année même de sa disparition, en 1978, Caillois raconte le parcours d'un poète rescapé dont le point d'arrivée est aussi le point de départ et encore un point de non-retour. De la source à la source après avoir traversé la mer des mots, de l'origine à l'origine, de la naissance à la mort, la navigation de Caillois se déroule en eaux profondes – verres de whisky, liquide amniotique, et cette face de hibou effaré par la lumière

comme celle d'un nouveau-né. Si Caillois plastronne, c'est au temps de sa jeunesse intransigeante, certainement pas dans ses textes ouvertement poétiques des dernières années. Mais pourquoi mettre des obstacles devant son désir : écrire mais ne publier ni cette « Triade poétique » qui ne fut pas retrouvée, ni *La Chute des corps*, ni *L'Aile froide* dont une édition fut procurée seulement après sa mort¹ ? Et moraliser à ce point tous ceux (nombreux) qui se laissent aller à la littérature comme on prend incontinent ses aises ? Dans une vision normative qui mettrait d'évidence la poésie au-dessus de tout, on pourrait regretter ce temps perdu à lutter contre sa propre vocation, sa sévérité un peu vaine et son acceptation tardive encore que passablement déprimée.

Aussi fidèle qu'il puisse être au Caillois des dernières années, un tel regard désenchanté porté sur l'ensemble de l'œuvre manquerait toutefois la fécondité extraordinaire de cette puissance de négation qui est aussi une puissance de déplacement, de renouvellement et de créativité. D'abord, l'œuvre s'écrit, et elle est aussi régulière qu'abondante. Caillois donne sa première contribution à une revue de quelque renom (il s'agit des *Cahiers du Sud*) en 1933, il a juste vingt ans ; et, l'année même de sa mort, paraissent comme un bouquet final, outre *Le Fleuve Alphée*, *Approches de la poésie*, *Le Champ des signes* et *Trois leçons de Ténèbres*. Sa bibliographie est riche de plus de soixante ouvrages, et elle compte plusieurs centaines d'articles. Le *non* de Caillois n'est pas de procrastination ; il est, sur le mode de la dénégation, un puissant moteur d'écriture poétique. Caillois peut bien être poète mais à la condition expresse de prétendre qu'il ne l'est pas. D'une certaine manière, il ne fait pas exception et il rejoint la cohorte des poètes de son siècle *en haine de la poésie*. Exproprier la poésie, la sortir d'un espace littéraire compromis par la rhétorique et terroriser quiconque se livre trop naïvement à ses charmes désuets : c'est bien le grand mouvement du XX^e siècle, du surréalisme à Artaud ou Michaux ou, sur une autre ligne, anti-lyrique et textualiste, de Ponge à Jean-Marie Gleize. Dans ce concert de notes discordantes, la contribution de Caillois aura toutefois été de ne s'arrêter à aucune formule et de rester toujours dans l'expectative.

Être poète, mais qu'est-ce donc ? La quête de légitimation qui est celle de Caillois le conduit à un questionnement incessant informé par les sciences de son temps, sociologie, psychanalyse ou biologie, et en dialogue permanent avec ses contemporains. De ce point de vue, ce n'est pas un hasard si un certain nombre des contributions ici rassemblées envisagent Caillois dans son rapport avec tel ou tel d'entre eux, Bataille et Lévi-Strauss (Frédéric Keck), Paulhan (Michael Syrotinski), Saint-John Perse (Danielle Chaperon) ou, plus largement, avec ceux qu'animent les mêmes interrogations politiques à la fin des années 1930 (Jean-Michel Heimonet) ou

1. Respectivement en 1995 et 1989 chez Fata Morgana.

ceux qu'il découvre en Amérique du Sud peu de temps après (Annick Louis). Caillois est l'auteur d'une œuvre absolument singulière, mais il ne pense que dans son temps et avec les autres – contre eux, le plus souvent. Aussi intellectuelle et savante qu'elle soit, cette quête n'est toutefois jamais le fruit d'une réflexion historique ou théorique par laquelle il mettrait d'emblée à distance son objet ; elle est et demeure fondée sur une expérience de la dépossession et, si distance il y a, c'est une distance conquise. Cet état de saisissement, quel est-il ? Ces mots, d'où surgissent-ils ? Et ces hommes qui écrivent, nous tous, que cherchons-nous exactement ? L'œuvre de Caillois interroge la figure de l'auteur (Guillaume Bridet) et l'émergence même de la vie, qu'elle traque jusqu'au cœur des pierres dont elle aimerait capter la perfection imputrescible (Juan Rigoli). Elle est plus largement une œuvre de déconstruction, de dénaturalisation, d'emblée et au bout du compte une œuvre de vertige : qui trouve en lui son origine et qui conduit son lecteur à la même épreuve (Marielle Macé). S'il considère les démocraties occidentales, c'est avec le regard de l'ethnologue des sociétés dites primitives ; s'il évoque l'écriture, c'est à partir des signes qu'on peut déchiffrer sur les pierres ; s'il regarde l'humanité, c'est à partir des insectes. Quel que soit l'objet qu'il envisage, Caillois se tient à distance des routines de pensée et il jette le trouble. Pourvu que le lecteur accepte de se laisser à son tour saisir par son étrangeté comme lui-même se laisse saisir par celle du monde, il fait alors une expérience de pensée proprement *fantastique* : entre la science et la poésie, entre la réalité et l'imaginaire, dans une incertitude moins subie que consentie, choisie même, et qui signe une certaine éthique de la connaissance. Spécialiste, Caillois ? Jamais. Expert ? Nullement. Mais transgressif par la double nature indissociablement poétique et scientifique de sa démarche, essentiellement vagabond par sa manière de composer un cabinet de curiosités qui n'appartient qu'à lui, déroutant, invalidant même ; amateur et poète, poète amateur, et le reconnaissant, et consentant à cette mise en danger dans sa libre exploration du monde.

*

L'œuvre de Caillois n'est pas de celles qui s'effacent. D'année en année, depuis le livre pionnier d'Alain Bosquet en 1971 jusqu'au tout récent ouvrage d'Axel Gryspærdt, une petite troupe de fidèles lui consacre, qui un livre, qui un recueil collectif, qui un article². Chacune à leur manière,

2. Nous ne donnons ici que les monographies consacrées à Caillois ou qui envisagent la relation de son œuvre avec celle de tel ou tel autre auteur : Axel Gryspærdt, *Roger Caillois. Des mythes aux collections*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XX^e et XXI^e siècles », 2013 ; Guillaume Bridet, *Littérature et sciences humaines : autour de Roger Caillois*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2008 ; Sourour Ben Ali Memdouh, *Francis Ponge, Roger Caillois, Franz Hellens : poétique de la description*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2007 ; Lionel Moutot, *Biographie de la revue Diogène : les sciences diagonales selon Roger Caillois*, Préface de Jean Baubérot, Paris, L'Harmattan, 2006 ; Jacques Lucchesi, *L'Esthétique de Roger Caillois*, Ozoir-la-Ferrière, les Deux-Siciles, 2001 ; Stéphane Massonet, *Les Labyrinthes de l'imaginaire dans*

qu'elles envisagent sa relation avec tel ou tel de ses contemporains ou qu'elles parcourent l'ensemble de l'œuvre, les contributions de ce numéro de *Littérature* rendent hommage à ce grand irrégulier, à ce maître d'émerveillement et d'inquiétude que fut Caillois. Un inédit de l'auteur lui-même, introduit par Marina Galletti, complète l'ensemble.

l'œuvre de Roger Caillois, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 1998 ; Odile Felgine, *Roger Caillois*, Paris, Stock, 1994 ; Michel Panoff, *Les Frères ennemis : Roger Caillois et Claude Lévi-Strauss*, Paris, Payot, coll. « Essais/Payot », 1993 ; Denis Hollier, *Les Dépossédés (Bataille, Caillois, Leiris, Malraux, Sartre)*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1993 ; Annmaria Lasera, *Materia e immaginario : il nesso analogico nell'opera di Roger Caillois*, Roma, Bulzoni, Pubblicazioni del Dipartimento di lingue e letterature comparate della II Università degli studi di Roma, 1990 ; Dominique Autié, *Approches de Roger Caillois*, Toulouse, Privat, coll. « Pensée », 1983 ; Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie (1937-1939)* [1979], Paris, Gallimard, 2^e édition revue et augmentée, « Folio/Essais », 1995 ; Alain Bosquet, *Roger Caillois*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1971. Pour une liste complète des numéros de revue qui lui sont consacrés, voir Guillaume Bridet, *Littérature et sciences humaines : autour de Roger Caillois*, *op. cit.*, p. 554.